

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Une destinée américaine / *Into the Wild* de Sean Penn

Jean-Philippe Gravel

Volume 26, numéro 1, hiver 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/33494ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel, J. (2008). Une destinée américaine / *Into the Wild* de Sean Penn. *Ciné-Bulles*, 26(1), 12-13.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Une destinée américaine

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Devant les images lyriques du dernier film de Sean Penn, face à la quête de son héros, le spectateur peut se surprendre à penser à la dernière bobine de **25th Hour** de Spike Lee : à ce segment où le père d'Edward Norton (interprété par Brian Cox), reconduisant son fils dans la prison où il devra purger une peine pour trafic de drogue, se met à fantasmer qu'il le dépose dans un bled perdu où il referait tranquillement sa vie sous une autre identité. Dans cette œuvre présentée comme un « film de l'après-11 septembre », il était à-propos que Lee réinvestisse *in extremis*, même sous la forme d'un rêve, cette figure d'une Amérique qui, malgré les stigmates de la défaite, se veut encore une vaste terre d'accueil, où tous les rêves sont possibles; un lieu qui permet de faire table rase et de reconstruire sa vie. Comme le traduisent aussi bien le pionnier débarqué d'Europe et rêvant de faire fortune, que le beatnik, poète et vagabond, entreprenant « sur la route » un voyage de découvertes qui porte autant sur lui-même que sur son propre pays, le rêve américain est habité par cette promesse. Voir du pays et s'y confronter à mains nues, c'est prendre la mesure de sa

liberté; c'est écrire sa propre déclaration d'indépendance.

On comprend pourquoi, sous cet éclairage, l'histoire de Christopher Johnson McCandless (1968-1992) soit de l'étoffe avec laquelle on construit les légendes. Retrouvé mort dans la carcasse d'autobus qui lui servait d'abri dans une région sauvage de l'Alaska, le jeune homme était pour ainsi dire porté disparu depuis deux ans. Après avoir obtenu son diplôme de l'Université d'Emory en 1990, le jeune idéaliste fugueur avait en effet quitté la maison familiale sans dire adieu, brûlé son argent liquide et ses cartes d'identité, puis donné ses 24 000 \$ d'économies à Oxfam avant de partir pour une vie d'aventure qui se voulait à la hauteur de ses héros littéraires : tumultueuse comme celle de Jack London, spirituellement exigeante comme celle de Léon Tolstoï.

C'est à la fascination du journaliste et auteur Jon Krakauer pour ce fils de bonne famille converti au vagabondage héroïque qu'on doit de connaître les détails de son périple. Krakauer lui consacra d'abord un

article de fond du magazine de plein air *Outside*¹, où celui-ci puisait dans ses souvenirs d'amateur de plein air extrême pour relever les éléments de quête mystique qui poussaient des jeunes hommes comme lui dans des entreprises parfois suicidaires. Approfondissant son enquête auprès de ceux que McCandless avait rencontrés durant les deux années de voyage qui seraient les dernières de sa vie, Krakauer ferait ensuite paraître un livre, *Into the Wild (Voyage au bout de la solitude)*, qui perpétuerait l'engouement pour cette figure énigmatique qui avait déjà conquis l'imagination, et manifestement teinté les souvenirs, de ses temporaires compagnons d'aventure. Mais les habitants de l'Alaska, qui voyaient affluer les touristes en pèlerinage sur le lieu où McCandless avait vécu 112 jours en se nourrissant essentiellement de baies et de viande d'écureuil avant de connaître une fin tragique, portèrent un regard sévère sur l'imprévoyance du jeune homme. Sa mort était, pour une grande part, une mort stupide : s'il avait seulement possédé une carte de la région (!), McCandless aurait pu trouver quelque abri dans les environs ou traverser en téléphérique la rivière déchaînée qui, au dégel du printemps, l'avait emprisonné dans la taïga.

Ces considérations mises à part, on comprend quand même pourquoi Sean Penn, cinéaste idéaliste s'il en est, était appelé à s'emparer de ce personnage soucieux d'aller au bout de son destin. Pour peu qu'on s'accorde à son lyrisme parfois exacerbé,



Emile Hirsch et Sean Penn

1. « Death of an Innocent », *Outside*, janvier 1993. Le texte est disponible en ligne à l'adresse suivante : <http://outside.away.com/outside/magazine/0193/9301fdea.html>

Into the Wild s'impose comme une œuvre vibrante et passionnée où le cinéaste se refuse aux demi-mesures du « portrait objectif » pour faire apparemment corps avec la quête idéale de son héros. Au premier coup d'œil, la palette lyrique du film, la splendeur de ses paysages naturels, admirablement captés par le photographe Éric Gautier, donne l'impression que Penn aspirait à réaliser le film de sa vie tel que McCandless, fort des exploits qu'il relatait avec empathie dans son journal et dont il épatait ses auditeurs ébahis, se l'imaginait pour lui-même.

Et c'est ici qu'on touche aux subtilités du film qui, pour accompagner son héros dans son exaltation, ne fait pas moins de lui une énigme. Clochard céleste, aventurier et martyr en quête d'absolu, personnage romanesque et conscient de l'être, graine d'ascète, nouveau messie, aventurier suicidaire ou simple bourgeois parti liquider au grand air sa révolte adolescente avant de rentrer au bercail pour retrouver ses confortables privilèges? Le film laisse supposer, grâce à l'interprétation quelque peu distanciée d'Emile Hirsch, que McCandless était un peu tout ça, sa séduction n'ayant d'égal que son mystère. Penn assume très brillamment cette séduction, avançant que si McCandless (qui s'était entre-temps rebaptisé Alexander Supertramp, ou « superclochard ») était tenté d'être à ses yeux une figure romanesque, cette tentation était d'évidence celle à laquelle les gens qu'il croisait avaient déjà cédé. Au couple de hippies quarantennaires dont la femme (Catherine Keener) reconnaît en lui l'image de son fils disparu, à ce veuf octogénaire, ancien militaire qui cherchera à s'en faire un fils adoptif (Hal Holbrook, dont l'interprétation empreinte de dignité est l'un des moments forts du film), en passant par l'adolescente maladroite et amoureuse, chacun semble marqué par le passage de ce jeune homme dont la nature énigmatique et fuyante est investie aussitôt, à leurs yeux, d'une perfection qui n'est pas de ce monde. Et Penn, très habile sur ce plan, installe son admiration à la remor-



Into the Wild

que de la leur, donnant d'emblée au personnage l'aura des souvenirs et des débris d'espoirs qu'il avait su réveiller.

Mais il existe un autre personnage dans le film qui joue de cette fonction de capter les désirs. En fait la destinée et les rêves entraînés par le jeune homme rivalisent avec la puissance symbolique du décor américain qu'il parcourt. Fermes agraires du Dakota du Sud, voyages à bord de trains de marchandises, traversée clandestine de la frontière mexicaine en canot, etc. : la trajectoire erratique de Christopher McCandless sur la grande route de l'Amérique semble un condensé de l'aventure pionnière d'hier à aujourd'hui. De la ville jusqu'à la nature, le héros retrouve des personnages qu'on dirait émergés d'époques différentes, vivant dans leur propre bulle de temps (une chanteuse folk, un couple hippie, un retraité vaguement *red-neck*), qui sont autant de reflets d'un pays encore assez immense (quoi qu'on en dise), pour contenir les éclats brisés des utopies d'autrefois, comme de celles de demain.

Revisitant ainsi le mythe du pionnier parti mesurer ses forces à celles de la nature —

et ce, jusqu'à ce fatal bout du monde qu'est l'Alaska, patrie, et souvent cimetière, des chercheurs d'or — comment ne pas penser que Sean Penn a voulu réaffirmer sa foi en un pays où il est encore possible d'aller au bout de soi-même, de prendre la pleine mesure de son humanité, de conquérir sa liberté selon ses propres termes... Et d'accéder, ultimement, à un monde où la réalité ne fait plus qu'un avec le mythe et la légende. Comme si l'Amérique, malgré la politique, malgré la guerre, malgré tous les désordres qu'elle symbolise, pouvait encore porter en elle cet Eldorado qui est la patrie des rêveurs et des poètes épris d'absolu. Avec **Into the Wild**, Sean Penn nous fait croire à la possibilité, persistante, de ce rêve. ■

Into the Wild

35 mm / coul. / 140 min / 2007 / fict. / États-Unis

Réal. : Sean Penn

Scén. : Sean Penn, d'après le livre de Jon Krakauer

Image : Eric Gautier

Mus. : Michael Brook, Kaki King et Eddie Vedder

Mont. : Jay Cassidy

Prod. : David Blocker et John J. Kelly

Dist. : Columbia Pictures

Int. : Emile Hirsch, Marcia Gay Harden, William Hurt, Catherine Keener, Vince Vaughn, Hal Holbrook